

# Conditions de travail

## Pourquoi, dès l'école maternelle, accueillir les enfants dans les meilleures conditions?



M.H. MAUDRIN  
Ecole Maternelle — 60 BRESLES

### PASCALINE (3 ans)

Dans la cour de l'école le jour de la première rentrée, elle voulut courir, un peu ivre de l'espace libre autour d'elle. Le premier petit caillou la fit tomber, elle plongea dans le bac à sable dont elle n'avait pas vu le rebord. Elle multiplia les chutes à chaque récréation. Il faut dire qu'elle vivait en H.L.M. et qu'elle était gardée par une grand-mère peu valide qui ne pouvait pas l'emmener jouer au square. Pascaline n'était quasiment jamais sortie de l'appartement. Pour son développement elle avait besoin de trouver à l'école maternelle ce qui lui manquait chez elle.

Elle devrait bénéficier **COMME TOUS LES ENFANTS** :

— d'une cour spacieuse avec une pelouse pour courir, s'ébattre et se rouler, pour cueillir des pâquerettes, des pissenlits pour les animaux de l'école, pour y ramasser des bestioles ;

— d'une cour spacieuse :

- avec des buttes où grimper,
- avec des poutres à équilibre, des troncs d'arbres...
- avec des arbres faciles à escalader...
- avec des balançoires, des portiques...
- avec un grand bac à sable,
- avec un coin jardin et de vrais outils pour jardiner,
- avec des arbres, dont des arbres fruitiers.

Elle doit retrouver le **MILIEU NATUREL** nécessaire à son équilibre, qui tout en permettant d'**AGIR** lui donne le besoin de **CONNAITRE** et pas un désert de goudron bordé de troènes.

L'enfant pour **GRANDIR** a besoin de prendre conscience de son **CORPS** et de ses limites, mais aussi de prendre conscience des **AUTRES**. Il ne peut le faire que si ceux-ci ne sont pas ressentis par lui comme **DANGEREUX**.

### CAROLINE (3 ans 1/2)

On la disait méchante. Dès qu'un de ses camarades l'approchait, elle bondissait toutes griffes dehors. Elle cramponnait les jeux, les crayons, attaquait celui qui se trouvait trop près d'elle.

La classe de 56 m<sup>2</sup> (la surface d'un appartement F3) ne permettait pas aux 40 autres enfants de lui laisser son périmètre de sécurité. Elle ne vivait vraiment à l'école que les jours d'épidémie, quand nous étions 25.

En effet "*quand nous sommes nombreux à nous rencontrer sans arrêt sans pouvoir nous éviter des troubles surviennent... cela entraîne des réactions de défense au niveau du corps et de l'esprit.*"

Extrait de la conférence du professeur P. Sivadon, octobre 1971).

L'école maternelle se doit d'accorder le maximum de chances à l'enfant ; comment Caroline peut-elle avoir les siennes dans ces conditions. Comme les **AUTRES**, elle a besoin d'être accueillie, d'être écoutée, d'être aidée. Qui se sent accueilli, écouté, aidé dans un autobus bondé ?

**CAROLINE** a droit comme **TOUS LES ENFANTS** :

- à une surface de 80 cm de rayon autour d'elle ;
- à une maîtresse prête à l'écouter, à lui parler, à s'occuper d'elle, à l'encourager... et avec 50 élèves la pauvre n'a que 7 minutes par jour à lui consacrer si elle veut n'oublier personne.

**Dans une classe il ne faut raisonnablement pas plus de 25 enfants et au moins 2 m<sup>2</sup> pour chacun.**

**Avec 50 élèves 7 minutes par jour et par enfant !**

### BERNARD (3 ans)

Les parents de Bernard allaient se séparer et le pauvre ne savait plus où il en était. Il tournait entre les 4 murs de la classe, oubliant tout, renversant tout, s'attirant la mauvaise humeur de ceux qu'il dérangeait.

— Epidémie — Nous restons à 17 — Moins de monde, plus de temps à consacrer à chacun sans être dérangée...

Bernard finit un jour par s'installer tout près de ma chaise. Tout à coup il me regarde et dit :

— *Je suis gentil, hein.*

— *Bien sûr que tu es gentil.*

Silence

— *Ma maman, elle est partie.*

Silence

— *Je suis gentil, hein.*

Bien sûr, qu'il est gentil et je ne me suis pas privée de la lui dire, je l'ai aidé à entreprendre et à réussir toutes ses tentatives tant que nous avons été peu nombreux... Après, j'ai fait de mon mieux...

Pourtant, quand il a un tel chagrin, Bernard devrait avoir droit à une maîtresse prête à écouter ces choses qui tiennent à cœur et qui sont aussi importantes qu'être sûr qu'on est bien gentil et que ce n'est pas de sa faute si maman est partie.

Pour réussir à dire cela, il ne faut pas avoir à courir après une maîtresse que 40 ou 50 personnes appellent.

Il faut pouvoir s'arrêter un moment auprès d'elle.

Si 40 enfants travaillent ensemble, il y a toujours de l'eau renversée, des manches à remonter, un tablier à mettre, de la terre tombée, de la colle mal utilisée, des ciseaux qu'on ne sait pas tenir, un objet à donner, un lacet à mettre, un

rappel pour le rangement à donner, un modèle à faire, un nez à moucher, un pipi pressant, des bretelles à remettre...

Et plus le temps de voir, ni de rassurer le gros chagrin de Bernard s'il n'est pas bruyant car il ne dira rien.

### JEAN-PHILIPPE (5 ans)

Jean-Philippe avait cinq ans et ne savait pas faire pipi tout seul. Il n'avait jamais quitté maman et maman avait bien eu peur de perdre Philippe étant petit, aussi avait-elle fait souvent ce qu'il aurait pu faire tout seul.

Jean-Philippe ne savait pas mettre son manteau, enfiler ses chaussures, accrocher ses vêtements à un portemanteau. Il n'osait pas toucher à l'eau, avait peur de se salir, de monter sur un banc.

Tout lui faisait peur. Une fois, deux fois, dix fois dans la matinée il répétait : "Maman, elle vient ?" "Maman, elle vient ?"

Comment pouvait-il s'intéresser à ce qui se passait autour de lui, comment pouvait-il penser qu'on puisse un jour apprendre à lire ?

Jean-Philippe a mis un an à apprendre toutes les petites choses qu'il aurait dû connaître avant.

Un an avant de parler comme un grand de vaches et de chiens au lieu de faire le bébé.

Il a dû redoubler son cours préparatoire et pourtant il était très intelligent, car après un an ayant compris qu'il pouvait être un grand garçon il a eu de bons résultats par la suite.

Jean-Philippe a le droit, lui aussi, d'être aidé même s'il faut répéter longtemps les mêmes gestes pour lui donner confiance et lui dire ce qu'il doit faire minute après minute en restant auprès de lui.

Pourvu qu'il n'y ait pas dans nos classes actuellement plusieurs Jean-Philippe ! Ils risqueraient sans doute d'être bousculés et de perdre courage, eux dont on s'occupait à tout instant et qui se sentent brutalement abandonnés.

Si la maîtresse et les parents en parlent amicalement, Jean-Philippe prendra sans doute confiance en lui et confiance en cette dame à qui parle sa maman.

### ANTOINETTE (3 ans 1/2)

Ne parlait pas du tout à l'école et très peu à la maison.

C'est parce qu'elle avait les mains très occupées qu'elle me répondit la première fois sans s'en apercevoir et devint toute rouge.

C'est parce que quelqu'un faisait une chose défendue qu'elle le cria ensuite et resta bouche ouverte.

C'est parce qu'elle inventa des jeux, des danses, qu'elle réussit de belles encres, de beaux modelages, de belles peintures, qu'elle se sentit utile et de plus en plus à l'aise et qu'elle se mit à parler, d'abord à ses amies puis à la maîtresse et enfin devant les autres enfants — pas très bien mais ça ne faisait plus rien elle parlait quand même...

Antoinette aura de la chance si elle reste à l'école au moment d'une épidémie, sinon la maîtresse ne pourra pas l'aider comme elle le voudrait.

Pas plus que pour Bernard elle ne pourra prendre le temps de lui parler en tête à tête. Elle ne sera pas toujours disponible peut-être pour l'aider à réussir au moment où elle en aurait besoin.

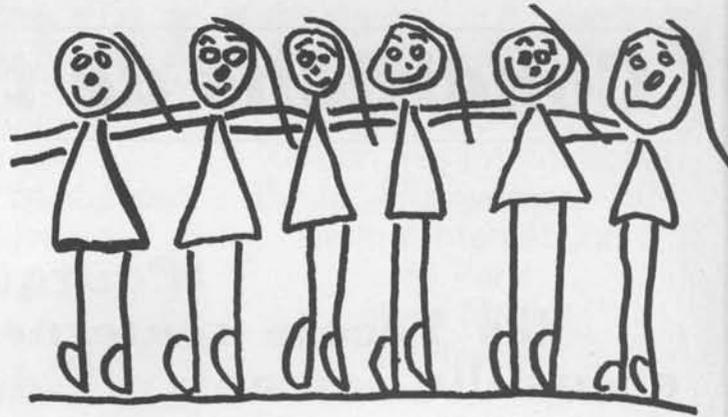
Ne pas oser parler, ou parler mal peut rendre l'entrée à l'école primaire d'Antoinette beaucoup plus difficile.

— Il faut savoir répondre, réciter, lire tout haut et devant tous.

— Il faut être compris, ne pas confondre les sons quand on lit ou qu'on écrit.

Antoinette aurait besoin que chaque fois qu'elle tente de parler on l'écoute tout de suite, que petit à petit on l'aide à se corriger.

Que chaque fois qu'elle tente quelque chose on puisse tout de suite l'encourager et l'aider à réussir.



Et si ce n'est pas tout de suite que ce soit TRES VITE.

Antoinette aurait peut-être besoin aussi des soins d'un spécialiste qui puisse l'aider à parler bien et l'encourager à être moins timide ou qui vérifie son état de santé. Après tout, peut-être n'entend-elle pas très bien !

Il faudrait vérifier l'état de santé des enfants à l'école maternelle.

### PHILIPPE (2 ans)

Philippe, 2 ans et quelques mois, vient à l'école maternelle parce qu'on exécute chez lui des travaux dangereux. De l'avis même de sa maman, Philippe est "maladroit" il se cogne partout, bute dans tous les objets placés sur son chemin, laisse tomber l'objet qu'il croit ranger. A l'école, même constat de maladresse : la pile de cubes s'effondre à peine élevée, la conquête de l'espace s'avère bien difficile jusqu'au moment où, au bout de quelques jours, nous constatons que Philippe ne voit pas ou presque pas. Nous avertissons la famille. Aujourd'hui Philippe a dix-huit ans et vient d'obtenir le baccalauréat, mais entre temps, il a dû subir sept ou huit interventions chirurgicales pour retrouver un minimum de vision.

Philippe y voyait vraiment mal, et nous avons pu nous en rendre compte mais combien ont un petit défaut de vision qu'on ne découvre que déjà bien tard ! Un petit défaut qui rend les premières découvertes plus difficiles et moins rapides.

— Il est difficile pour celui qui n'y voit pas ou n'arrive pas à maîtriser ses gestes de se rendre compte de ce qui se trouve autour de lui ; des mots comme devant, derrière, au-dessus, au-dessous peuvent ne rien vouloir dire quand tout est noyé dans le brouillard.

— Quand la main, le corps sont maladroits, comment réussir à écrire, puis à écrire vite et bien, comme on le demandera ensuite.

— Comment se rendre compte des distances quand on se déplace difficilement ?

— Philippe a le droit et sa maîtresse a le droit de savoir s'il est en bonne santé. Elle sait ainsi ce qu'elle peut lui demander, elle est sûre de ne pas commettre d'erreurs qui peuvent en cas de troubles graves être lourdes de conséquences.

Au besoin Philippe pourra être aidé et rattraper le retard dû à son état.

— Si chacun doit avoir au départ une chance, c'est celle d'être certain de la bonne marche de son corps et celle-ci doit être vérifiée.

Ces différents exemples montrent qu'on ne peut parler d'égalité des chances de réussite des enfants dès l'école maternelle. Actuellement, elle a le mérite d'exister et d'être gratuite mais elle ne permet pas à tous les enfants de prendre un bon départ. Des crédits suffisants attribués à l'école maternelle permettraient de diminuer les effectifs, de fonctionner en offrant des locaux bien entretenus, bien conçus, du matériel suffisant. Il serait possible alors de rattraper certaines inégalités, cela éviterait bien des échecs douloureux aux enfants et aux parents et bien de l'argent dépensé à rattraper ce que l'on pourrait prévenir.